

Emmanuel Pierrat
Histoire d'eau
Le Dilettante



PARIS - Jardin des Plantes
Extrait de la publication
Inondations de Janvier 1910

Emmanuel Pierrat

Histoire d'eaux

le dilettante

19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

© Le Dilettante, 2002.

ISBN 978-2-84263-410-0

À Sylvain Goude mare, le Silène.

*Nos cotes crottées décrottées furent
Et nos faces trop mieux en lurent.*

(Inscription sur les murs de Notre-Dame
de Paris, inondation de 1196.)

Samedi 15 janvier 1910 :
la vomition

ALPHONSE SENTINELLE entendit rugir les tigres. À trente-trois ans, il se sentait épuisé. Il avait à peine parcouru cent mètres sous l'averse, depuis son domicile, que les fauves, déjà, pourrissaient sa journée. Il reprit en frissonnant sa marche vers le Jardin des Plantes.

À hauteur des grilles, l'odeur des centaines de pensionnaires s'ajouta aux pénibles appels des bêtes affamées. Les parfums de guano, de crottin et de pisser se magnifiaient sous la pluie continue. La nausée reprit Sentinelle. Son petit déjeuner, un mélange de café et d'absinthe, remonta si vite qu'il lui heurta le palais et les dents. Il serra fortement les lèvres et ravala les remugles. Il avait, pour cette fois,

sauvé sa chemise des traînées de bave sucrée et verdâtre. Son corps était rouillé. Il n'avait jamais été capable du moindre effort physique. Seule la difficulté de trouver un fiacre, couplée à son impécuniosité, l'incitait, chaque matin, à marcher de son domicile jusqu'au Jardin zoologique.

Le manteau de Sentinelle était gorgé d'eau quand il passa la billetterie en saluant le guichetier engourdi. Quinze jours de pluie, et les journaux recensaient des orages de plus en plus violents. Le Jardin était déserté par les visiteurs. Depuis le début de l'année, même les promeneurs habituels des jours fériés étaient restés chez eux, à soigner leur gueule de bois. Ils ne reviendraient pas avant le printemps. Les météorologues, ces nouveaux diseurs de bonne aventure, annonçaient d'autres trombes et de nouveaux paquets d'eau.

Cloîtré dans son bureau directorial de la Ménagerie, Alphonse Sentinelle observait chaque jour le niveau de la Seine qui montait. Les plus vieux gardiens se rappelaient la grande crue de 1876. En une nuit, les eaux

avaient noyé loups et kangourous, dans leurs cages, le long des quais.

Pour l'heure, l'hécatombe hivernale avait repris. En quelques semaines, plusieurs animaux de prix étaient morts de pneumonie. Il fallait prévenir sans cesse les responsables du Muséum, dont dépendait la Ménagerie, et noter soigneusement leurs commentaires sur les causes des décès. Ces professeurs émérites étaient prompts aux remontrances comme aux conférences. Mais aucun d'eux n'était capable de conseils permettant de protéger les pensionnaires du Jardin contre l'absence de bâtiments chauffés. Sentinelle devinait bien, derrière leur apparente colère, qu'ils se réjouissaient des promesses de dissections que le mauvais temps persistant leur procurerait en abondance. Depuis l'automne, il avait livré aux savants un okapi, un couple de casoars et trois chimpanzés. Les mois froids étouffaient les collections de la galerie de Zoologie aussi vite qu'ils remplissaient la rubrique nécrologique du *Figaro*.

*Dimanche 16 janvier 1910 :
la désolation*

La drache n'avait pas cessé de la nuit. Les bêtes restaient abritées sous leurs ridicules habitations, pour la plupart en forme de chalet suisse. Les enclos avaient été conçus sans cohérence aucune avec les origines géographiques des pensionnaires : les zèbres pataugeaient dans un décor de montagne et les lémuriens grelottaient sur une rocaille alpine. La « ruine », de style romantico-helvétique, abritait les chameaux, tandis que la cour des pélicans touchait la maisonnette des chèvres du Sénégal. Sentinelle lui aussi se sentait inadapté à son environnement professionnel. Il tira sa montre de son gousset et constata, à près de dix heures du matin, le retard des employés à nourrir les fauves, ce

qui les poussait à rugir davantage. Cela faisait seulement deux mois qu'il avait été nommé au poste de directeur de la Ménagerie, mais il avait déjà pu constater, avec indifférence, la nonchalance de ses subordonnés.

Ce n'était pas le zèle qui l'avait incité à se lever ce dimanche et à prendre le chemin du Jardin, mais plutôt un mélange d'appréhension et de désœuvrement. Les animaux ne suscitaient en lui aucune compassion. Il préférait les voir en cage que s'égayer de leur compagnie. Les miaulements, les feulements et les caresses poilues lui semblaient peu enviables. La domestication des espèces les plus dangereuses lui procurait, outre un léger soupçon de revanche, l'espoir que l'homme maîtriserait la nature, s'il ne réussissait pas à l'annihiler. Petites ou grosses, les bêtes terrorisaient Sentinelle. Piqûres, morsures, griffures, crachats étaient leurs seuls modes de communication. La peur le prenait quand il devait frôler les équidés, dont l'imbécillité et la méchanceté lui semblaient égales à celles de leurs cochers. Il avait toujours pensé que les chevaux n'étaient que nourriture. Même

leur fonction utilitaire allait heureusement disparaître, grâce aux mérites combinés du moteur à injection et du pneumatique. Quant à l'idée d'enfourcher un steak par plaisir, elle lui avait toujours paru des plus saugrenues.

Quelques années auparavant, au tournant du siècle, il était resté songeur à la lecture des travaux d'un médecin viennois qui rangeait la phobie des chevaux dans les psychoses d'ordre sexuel. Sentinelle pensait souvent à l'improbabilité de sa sexualité. Il avait essayé maintes expériences, catholiques ou socratiques, mais toutes lui avaient paru demander beaucoup trop d'efforts physiques. Les femmes exigeaient un minimum de mouvements ; et ses partenaires masculins n'appréciaient pas plus sa passivité : ils la devinaient plus proche de la léthargie que du plaisir de se faire dominer. Seuls les livres érotiques, de préférence sans gravures, incarnaient cette alchimie qui exigeait l'évacuation de la semence, le plaisir intellectuel et une transpiration modérée.

La journée de Sentinelle n'avait été marquée d'aucune autre activité que la mélancolie.

colie. Par sens de la contradiction, il ne buvait pas le dimanche. Paris se saoulait sans lui au vin de messe. Dès le lundi, il retrouvait l'absinthe et le regard noir de la concierge, qui se signait à son passage, en nettoyant l'escalier des larges traces de vomissure, premières preuves matinales de la reprise de la semaine. « Le mot de passe : Sentinelle ! » criait-il à l'endroit de la cireuse d'étages, quand il rentrait d'expéditions alcoolisées à des heures de plus en plus indues.

*Lundi 17 janvier 1910 :
l'inspection*

Le lundi matin, péniblement, Sentinelle fit le tour de la Ménagerie sous l'ondée. La sinuosité des allées favorisait déjà l'apparition des premières mares. Les infiltrations étaient très visibles dans les parties les plus basses du Jardin. La petite rivière artificielle qui serpentait entre les enclos débordait, les fosses étaient inondées. Les ours baignaient dans plusieurs mètres d'eau et pouvaient donner des coups de patte aux grilles auxquelles s'accrochaient habituellement les visiteurs.

La vétusté du Jardin suintait : l'eau nauséabonde soulignait la pourriture et la déliquescence des installations. Les flots recouvraient à présent la lèpre des murs, soulevant,

charriant et déplaçant la poussière et les ordures.

On donnait le Jardin des Plantes pour obsolète depuis de nombreuses années, et le deuil avait même commencé. Les gazettes publiaient, avec toujours plus de détails, les plans du futur « zoo » de Vincennes dont l'ouverture couronnerait la prochaine Exposition universelle. Les chroniqueurs annonçaient des espèces inédites : lamantin, koala, panda, et même un éléphant d'Afrique... Les ingénieurs évoquaient une montagne artificielle pour accueillir les animaux alpins, une véritable clinique des bêtes, des laboratoires, la science en mouvement et les visiteurs en extase.

Le choix de Vincennes rassurait quelque peu Sentinelle. Depuis 1904, le Muséum y avait aménagé des enclos pour les animaux les plus encombrants. Le public ne se déplaçait pas si loin pour admirer ces vaches exotiques que figuraient les zébus, les bisons et les yacks. Sentinelle pensait que le transfert des pachydermes à Vincennes attirerait peut-être quelques curieux. Mais il n'imaginait pas

que le peuple de Paris se rendrait au-delà des barrières, même pour admirer des monstres. Autant lui proposer directement le voyage en Afrique.

Sentinelle se souvenait avoir lu que Louis XIV, en 1661, avait érigé à Vincennes un séraïl de fauves. Installées au pied du château, les bêtes féroces étaient destinées au plaisir des combats. Deux années plus tard, Versailles inaugurerait la ménagerie d'animaux exotiques. Vers 1700, le séraïl de Vincennes fut fermé et les animaux regroupés près du palais.

En 1860, des séditions avaient conçu un Jardin d'Acclimatation, au cœur du bois de Boulogne. Le nouvel établissement avait rayonné pendant quelques années, n'attirant aucun savant, mais force familles provinciales, avides de promenades à dos de dromadaire. Cette installation à l'usage des badauds n'était qu'une pâle copie du Luxembourg, de ses petits ânes et de son bassin à voiliers miniatures. Le titre même du bulletin du Jardin d'Acclimatation était éloquent. *Le Chemil* servait de gueuloir aux

ligues de vertu reconverties nouvellement dans la défense des animaux.

Bref, songea Sentinelle, les modes et les caravanes passent, le Jardin des Plantes reste. Le public s'était lassé. Plus inquiétante pour Sentinelle était l'absence des artistes. Tout au long du siècle passé, ceux-ci avaient en permanence occupé le Jardin. Delacroix, Doré, Daumier et tant d'autres avaient possédé une carte les autorisant à pénétrer dans la Ménagerie aux petites heures, avant l'arrivée de la foule. Tous les ours peints depuis 1800 avaient le même profil, tous les lions l'allure d'habitants du cinquième arrondissement de Paris.

Bien sûr, Sentinelle savait ses fauves pelés et ses ours vraiment mal léchés. Les espèces les plus incertaines se côtoyaient dans des cages exiguës : les poules couchaient avec les singes, les vaches broutaient le pis des antilopes, les paresseux déféquaient sur la carapace des tortues. Le directeur en chef se voyait en imaginaire successeur d'Ésope et de La Fontaine.

L'histoire du seul jardin animé au centre de Paris attestait de cette étrange tradition.